



Clio. Femmes, Genre, Histoire

33 | 2011
Colonisations

Souvenirs de collégiennes vietnamiennes

Souvenirs of Vietnamese middle-school girl students

Phuong Bui Tran



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/10078>

DOI : 10.4000/clio.10078

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 211-221

ISBN : 978-2-8107-0157-5

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Phuong Bui Tran, « Souvenirs de collégiennes vietnamiennes », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 33 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 27 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10078> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10078>

Tous droits réservés

Souvenirs de collégiennes vietnamiennes

Phuong BUI TRAN

Nguyễn Khoa Diệu Biên est née en 1924. Élève du Collège Đồng Khánh à Huế de 1939 à 1943, puis diplômée de l'École normale (qui formait des institutrices) en 1945, elle fit partie de l'une des dernières promotions de Đồng Khánh avant la Révolution d'août 1945 qui mit fin à la colonisation française au Viêt Nam. Elle est l'auteure d'un « livre de dédicaces » qui nous est parvenu. Ce que les collégiens et surtout les collégiennes de cette époque désignent par « livre de dédicaces » est connu plus tard comme cahier de souvenirs ou, de manière plus romantique, « souvenirs des vertes années ». L'habitude est soigneusement entretenue parmi les collégien-nes et lycéen-nes vietnamiennes encore aujourd'hui, de moins en moins puisqu'ils adhèrent aux blogs et à Facebook, mais la pratique résiste encore. Dans ces cahiers, chacun et chacune des camarades de classe laissent une photo, quelques dessins, des poèmes, des chansons et des pages manuscrites à la propriétaire, en souvenir de leurs années d'études communes.

L'objet de cet article n'est pas de confronter les informations contenues dans ce document aux données issues des archives administratives ou analysées dans des travaux d'historiens ou de sociologues. Je ne m'en tiendrais pas cependant à cette unique source, mais essaierais de la mettre en rapport avec d'autres témoignages des anciennes élèves du lycée Đồng Khánh de Huế ou des anciennes des collègues et lycées d'autres villes vietnamiennes.

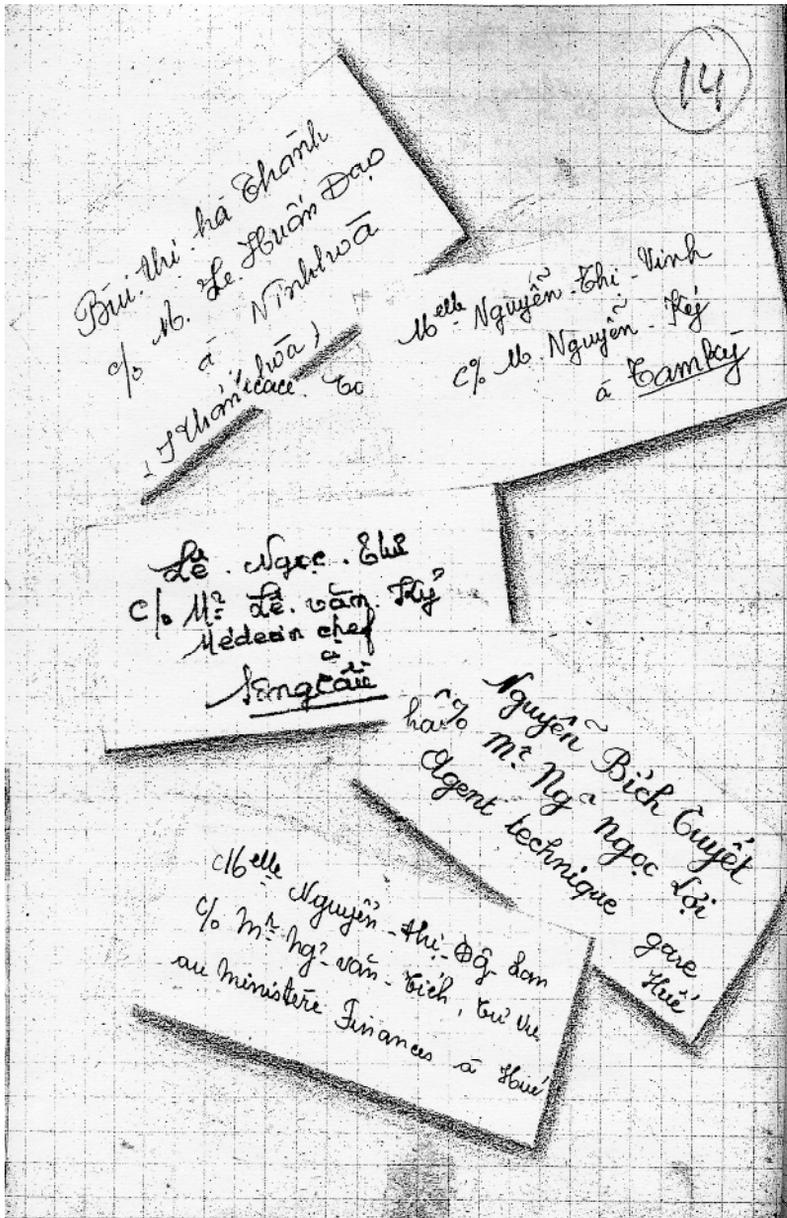
Mon intention est de saisir à travers les souvenirs des collégiennes combien elles étaient et se reconnaissaient comme différentes de l'entourage, aussi bien par l'ouverture à la culture occidentale, par l'acquisition et l'affirmation d'une autre personnalité que par les liens,

ténus mais forts – non seulement d’affectivité mais aussi de réflexion, de prise de conscience d’une responsabilité citoyenne – qu’elles préservaient avec l’environnement social et culturel vietnamien et les soucis patriotes qu’elles partageaient avec la majorité de l’élite intellectuelle.

Une jeunesse dorée et insouciante ?

Comme un journal, ce cahier de souvenirs est ce qu’il y a de plus intime. Celui-ci l’est d’autant plus que Diệu Biên l’a précieusement gardé plus d’un demi-siècle. Elle a pourtant déménagé maintes fois et traversé deux longues guerres. Le jour où elle dut quitter son foyer à cause des guerres de 1945-1954 puis de 1954-1975, les deux seuls écrits qu’elle glissa dans ses maigres bagages étaient ce « livre de dédicaces » et un livre de puériculture. Son livre de dédicaces contient des écritures de la part de trois enseignantes (deux Françaises et une Vietnamiennne) et quarante élèves, presque toutes de la même promotion qu’elle.

Les élèves venaient pour la plupart des provinces du Centre (Thanh Hóa, Vinh, Tourane, Quảng Trị, Tam Kỳ, Nha Trang...), quelques-unes du Nord (Hà Nội) ou du Sud (Djiring dans le Haut Donnai). Leurs adresses apparaissaient souvent sous forme c/o ou chez Monsieur leur père (voir photo), ce qui nous dévoile par la même occasion leur position sociale : leurs pères étaient chef-adjoint d’une petite province, chargé des études, médecin-chef, agent technique à la gare, fonctionnaire au ministère des finances, receveur des PTT, directeur d’école, etc. Certaines élèves appartenaient à de grandes familles mandarinales de la capitale impériale et en étaient pleinement conscientes. L’une d’elles rappelle à Biên que celle-ci est de la famille Nguyễn Khoa alors qu’elle est elle-même de la famille Thân Trọng, deux grandes familles aristocratiques de Hué. Diệu Biên nous confirme que les élèves de Đồng Khánh étaient pour la plupart issues de familles de fonctionnaires du gouvernement colonial, de mandarins de la cour annamite ou de commerçants. Les enfants de familles modestes étaient rares et les élèves souvent originaires de Hué, car il aurait été trop coûteux pour les familles d’autres provinces d’envoyer leurs filles faire des études loin de chez elles.



Les témoignages dans le livre de dédicaces convergent avec ceux de Biên quand elle répond en 2009 à nos questions. Les élèves de Đồng Khánh attestent toutes de leur joie, de leur fierté d'être parvenues au statut durement gagné d'élèves d'un collège aussi prestigieux. Fondé en 1917, Đồng Khánh était l'un des trois plus grands collèges de jeunes filles (les deux autres étaient à Hà Nội et Sài Gòn) sous la colonisation française. Les élèves étaient sélectionnées par un concours d'entrée difficile ; l'examen de sortie était aussi pour elles un cauchemar avant l'obtention du diplôme d'études primaires supérieures franco-indigène (DEPSFI) dénommé en vietnamien *thành chung* (réussite finale).

Mais elles débordaient par ailleurs d'une grande joie de vivre et d'une affection chaleureuse pour le collège, pour les professeur-es, les surveillantes et surtout les camarades de classe. Dans les souvenirs qu'elles relatent, il est question des bavardages et des rires à tout moment, des friandises qu'on se partage au dortoir, des promenades où l'on visite les beaux sites de Hué et des alentours : le fleuve des Parfums, les monts, les tombeaux impériaux, les pagodes... Les cours de français, notamment de rédaction et ceux de mathématiques représentaient des défis presque insurmontables pour plus d'une. Mais, même les remontrances et les « injures » de leur professeur de français les faisaient pouffer : « À chaque *compte rendu de rédaction*¹, que c'était drôle quand on avait droit à sa *phono ! Bourrique, bourreau, bête, sotté, vieille fille, bonne femme...* Ô Ciel ! Comment pouvait-elle avoir un *vocabulaire* aussi riche ? Elle nous décernait à chacune une injure en guise de souvenir, et c'est à s'en souvenir vraiment jusqu'au dernier souffle. Mais comme c'est étrange ! Plus elle nous injurait, et plus on s'esclaffait, on riait à en avoir les larmes et le nez qui coulaient ! » (Đoàn Thu Cúc, originaire de Nha Trang).

Les punitions effrayaient les jeunes élèves, mais seulement au début. Beaucoup d'entre elles rappellent comme un beau souvenir une consigne générale subie en 2^e année : « Quelle joyeuse punition ! À peine arrivée en classe, Hòe prit une pile de programmes de cinéma qu'elle distribuait à tout le monde, et ce fut cela qu'on se mit à recopier ! Quel régal que cette copie ! Et quelle belle littérature ! Si la

¹ Les mots en italique sont en français dans le texte.

prof regardait vraiment les copies, on aurait toutes un gros œuf de cane². Et on mangeait, chantait, jouait à tous les jeux. Quelle sacrée manière d'accomplir une punition ! » (Thu Cúc). Un autre témoignage sur une deuxième consigne générale de la part de la même professeure en 3^e année en précise la raison : les élèves n'avaient pas remis leur rédaction car elles étaient allées au cinéma voir le film *Le capitaine courageux* (témoignage de Nguyễn Thị Phước). La consigne se passa si gaiement que l'une des élèves souhaita à haute voix : « Si seulement on pouvait en avoir une chaque semaine pour nous amuser ! »

Les années à Đồng Khánh semblent tellement idylliques qu'aussi bien enseignantes que collégiennes partagent la même tristesse et le même regret à l'approche de la séparation. Celles qui y ont passé le plus long séjour y sont restées cinq ans, les anciennes internes sont marquées par des souvenirs nombreux et vivaces ; toutes se sont promis de « garder ces souvenirs jusqu'aux jours où nos cheveux seront blanchis et nos dents ébranlées », comme disait Bích Tuyết, qui prévoyait, face à ce futur si lointain pour des jeunes collégiennes de quinze, seize ans, que le cahier de dédicaces aiderait à « revivre le bonheur révolu ».

Et pourtant, les germes d'une mutation profonde

Pour comprendre combien ces souvenirs apparemment d'une banalité qui frôle la futilité révèlent en fait une mutation profonde, il convient de rappeler que Hué, cité impériale, représentait le bastion le plus solide des anciennes traditions confucéennes et mandarinales parmi les plus grandes villes vietnamiennes sous la colonisation française. Dans la plupart des familles de classes moyennes, et davantage dans les familles aristocratiques, les jeunes filles étaient élevées dans le respect des normes confucianistes des trois obéissances-dépendances (au père, à l'époux puis au fils aîné pour les veuves) et des quatre vertus (habileté aux travaux ménagers, sérieux du visage et de l'apparence, parole douce et soumise, vertu-virginité-fidélité réservée exclusivement à l'époux, même défaillant ou décédé).

² L'œuf de cane désigne le zéro dans l'argot scolaire.

Les deuxième et troisième vertus prescrivait aux jeunes filles une apparence polie et discrète. C'est pour cela que les simples faits de pouffer de rire, ou de « rire beaucoup, rire tout le temps, bavarder tout le temps », goûter des friandises en cachette au dortoir ou au cours des *sorties* avec les camarades de classe, comme plusieurs d'entre elles le notent avec délice dans le livre de dédicaces constituait une transgression flagrante. Ce devait d'ailleurs être la raison de leur sensation de bien-être et de réjouissance quand elles évoquent tout cela parmi leurs meilleurs souvenirs.

Concernant la difficile évolution des mœurs, voici ce que rapporte en 1936 madame Brachet³, directrice de l'École normale des jeunes filles de Hà Nội :

Quand je suis arrivée à Hanoï en 1921, toutes mes élèves portaient un *cai ao* (veste, chemisier vietnamiens) noir. C'était tellement triste que j'ai essayé d'obtenir qu'elles mettent, au moins, un *cai ao* violet. Les familles s'y sont violemment opposées. Pourtant le violet est l'uniforme des femmes annamites. Aujourd'hui, mes élèves ont des robes de couleur.

On comprend mieux pourquoi les camarades de Biên, confuses mais heureuses, riaient en pensant à la fois où elles étaient arrivées en retard à un mariage, car elles s'étaient maquillées, avaient effacé leur maquillage, pour se remaquiller ensuite.

Si les anciennes des Tuniques violettes⁴ parlent davantage des cours de français, de littérature vietnamienne ou d'histoire et de géographie, celles de Hué évoquent plus volontiers les cours d'enseignement ménager, de couture et, dans le cas de Biên, de chant. Cela étonne moins quand on apprend par le cahier de souvenirs que Biên, excellente élève surtout en littérature française et vietnamienne, fut en même temps surnommée Rossignol, tellement elle aimait chanter et chantait merveilleusement bien. Presque toutes ses camarades de classe se souviennent de cette belle voix – on dirait celle d'une Française, s'exclamaient-elles – qui avait rendu leurs promenades, leurs sorties et même leurs consignes mille fois plus agréables. Biên était l'une des meilleures chanteuses, non point la

³ Célari 1937 : 176-177, cité par Brocheux & Hémerly 1995 : 235.

⁴ Appellation commune du collège des jeunes filles indigènes de Sài Gòn, créé en 1913. Voir *Tuniques violettes sur les chemins du pays*, Bui Thị Mè (éd.) 2004.

seule. Des chorales composées de jeunes élèves filles et garçons s'étaient constituées dans les grandes familles aristocratiques de Hué, elles interprétaient des chansons modernes composées par les élèves eux-mêmes à l'occasion des anniversaires de la mort des ancêtres ou d'autres commémorations familiales. L'atmosphère de divertissement où les jeunes s'amusaient librement et faisaient étalage de leurs talents artistiques s'étendait ainsi au-delà de l'enceinte scolaire pour pénétrer jusqu'aux foyers. Cela avait un caractère révolutionnaire dans une culture où la parole était rarement donnée aux jeunes, encore moins aux jeunes filles – l'enfant sage étant l'enfant silencieux et immobile, prêt à servir les aînés – et où l'on ne cessait de ressasser la recommandation confucianiste : « La vertu féminine consiste dans l'absence de talent ».

Le type de talent en question était d'autant plus objet d'une discrimination que la traditionnelle société confucéenne affichait un profond mépris vis-à-vis des chanteuses et des danseuses dont même la descendance masculine était exclue des concours mandarinaux. Une enseignante française de Hà Nội raconte :

Pour avoir tenté de faire donner des leçons de gymnastique [aux élèves de l'École normale] et chanter à l'harmonium, j'ai failli déchaîner une révolution [c'était en 1921]. Dans ce bureau j'ai vu des mères s'agenouiller... protester : il n'y a que les *Kham Tien*⁵, les filles publiques, pour chanter et faire des gestes avec leurs bras. À présent [1936], toutes mes élèves chantent. Chaque matin elles ont une demi-heure de culture physique. Leur professeur est un jeune sous-officier français et les familles approuvent⁶.

Interviewée en 2009, Biền rappelle avec émotion le dévouement de sa professeure de français quand elle leur faisait répéter une chorale : « Elle nous écoutait et nous corrigeait une par une ». À 85 ans, Phát⁷ évoque encore son immense bonheur quand elle fut complimentée devant toute la classe pour la qualité des reprises effectuées à l'épaule de la tunique qu'elle portait. L'enseignante de

⁵ L'orthographe exacte est Khâm Thiên, le nom d'une rue où il y avait beaucoup de maisons de chanteuses-prostituées.

⁶ Brocheux & Hémerly 1995 : 235.

⁷ Trần Thị Phát, ancienne élève de Đồng Khánh, interviewée chez elle à HCMV le 23 août 2009 par Thái Thị Ngọc Du et Bùi Trần Phương.

couture, mademoiselle Vinot, une Française d'une trentaine d'années, citait même un proverbe vietnamien : « Une veste adroitement raccommodée vaut mieux qu'une veste neuve mal cousue ». Phát a pieusement conservé la pratique apprise de couper son fil à une longueur convenable, de tirer l'aiguille vers soi-même pour ne pas risquer de blesser les autres, et le plaisir dans les travaux de couture et de broderie, qu'elle sait transmettre à son petit-fils de treize ans ! Qu'est-ce qui est à l'origine de l'attraction chaleureuse et durable pour les tâches manuelles que l'éthique confucéenne imposait comme étant la première des quatre vertus féminines (*công*, habileté au ménage) ? Pas seulement de nouvelles techniques, mais une toute nouvelle valorisation de celles qui les pratiquent.

En effet, les jeunes élèves de Đồng Khánh des années 1930 et 1940 parlaient avec une affection profonde des heureuses années passées sous le toit du collège, qu'elles appelaient « caverne des fées », « caverne fleurie » et toutes avaient le sentiment que le jour où elles quitteraient ce paradis, ce serait la fin, non seulement de leur jeunesse scolaire, mais aussi de la sécurité de jouir d'un statut privilégié. Cela ne veut pas dire qu'elles ne connaissaient que plaisir et insouciance, car elles étaient studieuses et, élèves de dernière année, se préoccupaient beaucoup des examens de fin d'études, non seulement pour elles-mêmes mais davantage pour leurs parents et grandes familles.

Mais, bien plus lancinante fut l'angoisse de l'avenir. Les élèves venant d'autres provinces étaient tristes de ne plus jamais revoir leurs camarades : « Là où j'habite, personne ne va à notre collège », constate l'une d'elle. Et presque toutes frissonnaient face à une sombre perspective :

Nous allons sans doute prendre le chemin que tant d'autres ont pris. Celui de remplir jusqu'au dernier soupir la mission que le Ciel réserve aux femmes (*thiên chức*, mission céleste). Comme je souhaite ardemment que tu puisses, ma chère Biền, échapper à ce lot commun qui verra tous nos rêves brisés !

(Vân) Nguyễn Lê Đê forma un vœu encore plus concret :

Je te souhaite de rencontrer un jeune (elle utilise *dôn*, déformation vietnamienne du terme français *jeune*) Tino Rossi, afin que vous puissiez chanter en couple pour votre plaisir et celui des autres, au lieu de tomber

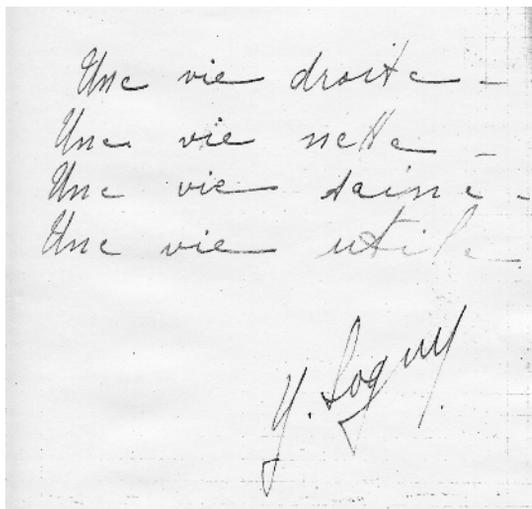
sur un pauvre type ne sachant par parler français qui ne saura qu'écarter les yeux en écoutant mademoiselle Bien chanter, ce sera alors un pitoyable enfer !

Étaient-elles simplement de jeunes Vietnamiennes « déracinées » – terme utilisé à l'époque et longtemps plus tard pour critiquer non seulement ceux et celles qui parlaient français mais aussi qui avaient des comportements jugés opposés aux traditions orientales ? Loin de là. En 1925, deux anciennes élèves de *Đông Khánh* qui y travaillaient comme institutrice et surveillante prirent l'initiative d'envoyer un télégramme au Gouverneur général d'Indochine demandant l'amnistie du patriote Phan Bội Châu qui risquait la peine capitale. En réponse à l'enquête effectuée par un inspecteur de la Sûreté missionné au collège par le Résident français de Hué, *Như Mân*, l'une des deux lut une éloquente réplique en français, retrouvée dans les archives⁸. Ce document témoigne de son courage, mais aussi de la relative liberté d'esprit et d'expression dont jouissaient – comme un privilège dont on a insuffisamment rendu compte – les jeunes intellectuel-les dans les établissements éducatifs sous la colonisation. En Annam, terre impériale, cela devait tenir aussi en partie à leur origine familiale : ils/elles appartenaient souvent aux couches élevées – sinon matériellement au moins politiquement – de la société.

Si les camarades de classe de *Biên* n'en parlaient pas beaucoup dans leur cahier de souvenirs, elles n'étaient pas elles non plus étrangères aux préoccupations politiques de la jeunesse scolaire vietnamienne sous la colonisation. Au cours des entretiens effectués en 2009 et 2010, on nous a relaté différentes activités militantes où se mêlaient la circulation de textes anticolonialistes, le tissage de réseau de membres des organisations clandestines et des sympathisantes, etc. La très grande majorité des élèves des lycées et collèges de filles comme de garçons des autres villes du *Việt Nam* a rejoint la Révolution d'août 1945 puis les deux guerres contre les Français et les Américains. *Diệu Biên* était parmi eux. Toutes et tous n'ont jamais vécu leur engagement politique comme contradictoire par rapport à l'enseignement reçu, à l'éducation intellectuelle et morale acquise durant leur jeunesse scolaire.

⁸ Bùì Trần 2008 : chapitre 6.

L'anecdote suivante n'est pas sans intérêt. Quand Biên, à 85 ans, nous parlait chaleureusement de son ancienne professeure de français et de chant, on lui a demandé si elle se rappelait le nom de la personne. Notre témoin s'est mise à rougir et, embarrassée, a répondu à voix très basse : « C'est un nom qu'il n'est pas aisé de prononcer ». Il s'agit en effet de madame Sogny, dont l'époux dirigeait la Sûreté française d'Annam à l'époque. En lisant le cahier de dédicaces, on la retrouve à de nombreuses pages. C'était de toute évidence une enseignante qui jouissait de l'estime et de l'affection de beaucoup de ses élèves. Biên lui avait réservé la place d'honneur à la première page de son cahier où l'on peut lire



Madame Dioudomat, une autre enseignante, composa un poème intitulé *Aux Collégiennes* qui se termine par ces recommandations :

Ô mes grandes, pour ceux qui vous entourent
 Gardez l'amour lucide avec la foi profonde
 Nos deux patries vous béniront.

L'amour lucide est une nouveauté dans un contexte culturel où ni l'amour, ni la raison réflexive n'étaient valorisés. Quant au contenu de *la foi profonde*, on serait bien en peine d'en démêler les fils embrouillés. Une camarade de Biên cita avec ferveur le maréchal Pétain et ses valeurs Travail, Famille, Patrie – reste à savoir ce que ces concepts faisaient résonner dans le cœur de la jeune Vietnamiennne ! Un autre, l'un des rares garçons du livre de dédicaces, composa un long poème dont dix strophes chantent la beauté de la jeunesse et une seule glisse discrètement la question angoissée :

Nos monts et nos fleuves sont remplis de dix mille haines et tristesses
Des mille ans passés nous parvient cet appel douloureux
Je ne sais si dans ta vie, jeune sœur
Pourras-tu jamais adoucir un tant soit peu cette triste douleur ?

Comme tant d'autres de sa génération, Diêu Biên a répondu à l'appel patriotique. Son cahier de dédicaces représente pour elle et ses amies d'antan non seulement de doux souvenirs d'une jeunesse plus libre, plus heureuse, mais les traces d'une mutation profonde. L'émergence des premières générations d'intellectuelles vietnamiennes, dont des féministes et d'autres femmes modernes, est indissociable de la scolarisation des filles sous la colonisation.

Bibliographie

- BROCHEUX Pierre & Daniel HÉMERY, 1995, *Indochine : la colonisation ambiguë (1858-1954)*, Paris, La Découverte.
- CÉLARI Henriette, 1937, *Promenade en Indochine*, Paris, Presses modernes de la technique du livre.
- BUI Thi Mè (éd.), 2004, *Áo tím trên các nẻo đường đất nước (Tuniques violettes sur les chemins du pays)*, Tre, Ho Chi Minh ville.
- BUI TRAN Phuong, 2008, « Viêt Nam 1918-1945, genre et modernité : émergence de nouvelles perceptions et expérimentations », thèse de l'Université Lyon 2.
- TRINH Van Thao, 1995, *L'école française en Indochine*, Paris, Karthala.